

Zeitschrift: Le messager suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France

Herausgeber: Le messager suisse de France

Band: 14 (1968)

Heft: 3

Artikel: Croquis villageois

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-848887>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

« J'ai encore rêvé de ma mère cette nuit », m'a dit un jour Léon, et il avait passé la soixantaine. Car ce polémiste aux épithètes terribles était resté, au fond de lui, le petit garçon mal-aimé de sa mère et qui ne s'en remet pas. Une image s'était d'ailleurs fixée en lui : celle où il la voyait, armée d'une paire de ciseaux, coupant en deux une photo, pour garder le visage de son frère et jeter celui de Léon. Quand je lui parlais de l'amour que m'ont donné mes parents, il n'en revenait pas.

**

J'ai entendu Léon Savary prononcer un sermon, un vrai, à la Faculté de théologie protestante de Genève. Sur le tard, par simple intérêt, il avait désiré entreprendre des études de bachelier ; ce sermon fut l'un des examens qu'il passa. Par privilège spécial, je pus assister à cette épreuve. Ce fut un prêche comme l'auraient fait son père pasteur, son grand-père pasteur, son frère pasteur. Je l'entendis

prononcer : « Permettez-moi, chers frères, d'attirer votre religieuse attention sur ce verset quinzième... »

*

Ses retraites à la Chartreuse de la Valsainte excitaient les goguenards, c'est-à-dire les esprits étriqués, étroits et niahs qui sont légion. Ils ne pouvaient comprendre, en cet homme extraordinaire, en cette âme slave égarée dans notre pays, l'incessant combat qui se livrait entre ombre et lumière et dont l'issue demeurait incertaine. Ils n'avaient pas le sens du sacré, et Léon le manifestait au plus haut degré.

Je conserve, comme témoignage ultime, cette simple carte de la Valsainte, adressée aux miens : « Fidèles amitiés dans l'union spirituelle... » et je pense que ce qu'il voyait confusément, dans un miroir, il le contemplait, aujourd'hui, face à face.

Claude RICHOZ, « La Suisse ».

Croquis Villageois

(C.P.S.). Une auberge de village, à l'heure grise et calme du « souper ». La nuit s'appuie lourdement aux vitres ; le feu siffle dans le haut fourneau noir et, sur la table mal essuyée, trois verres laissés là accrochent les reflets d'une lampe basse.

Je suis entré. La porte grince longuement et les trois marches qu'il faut descendre gardent en leur milieu usé une flaque de pluie sale qui stagne lourdement.

Il n'y a qu'un vieux, en veston rapiécé. Le dos au fourneau, un coude sur la table, il ressemble — immobile — à tant d'autres vieux rencontrés dans tant d'autres lieux pareils. Sa moustache tombante et sa barbe roussie au milieu lui font un masque de dieu Pan. Parce que j'ai dit bonjour, il a levé sur moi un regard bleu et fixe qui me détaillait : presque un regard d'enfant, n'étaient les minces paupières plissées par l'examen. Puis, les lèvres serrées sur sa courte pipe brune, il a dit à voix haute le rude salut des gens d'ici. Et de nouveau, il n'y a plus eu dans cette salle que le seul bruit du feu qui crépait... Alors sont entrés des hommes.

Des gens de l'endroit avec de lourds souliers qui crissaient sur le plancher disjoint. L'un après l'autre, ils se sont assis, le doigt levé au bord du chapeau en signe de bonjour. Avec ces gestes brusques et ces sourires épanouis de ceux qui s'accordent un plaisir, ils ont commandé une fondue ; et, quand le « caquelon » a fumé sur la table, tous, ils se sont tournés vers le vieux : « Ça ne vous dit rien, père Etienne ? Venez voir avec nous ! Que diable ! C'est pas tous les jours fête !... »

Lui a hésité. Un moment.

Ça « lui disait », bien sûr ! Mais tout de suite — lentement — il a fait non de la tête ; et, comme l'aubergiste revenait, il a sorti un gros porte-monnaie et, un à un, il a aligné des sous sur la table, comme les gens qui veulent se donner une contenance.

Les autres ont attaqué leur fondue avec de grands bruits de mâchoires, ne se souciant plus de lui qui les regardait ; longtemps, il est resté ainsi, dans les yeux, cette sorte de lourde convoitise que l'on voit au regard des enfants. Sa pipe s'était éteinte et refroidissait au creux de sa main immobile. Alors, seulement, j'ai compris.

Les « trois décis » qu'on s'accorde, le soir, après le travail, ça, c'est permis, bien sûr ! On a toujours dans son porte-monnaie de quoi les payer. Mais la fondue, dame ! c'est une autre affaire. Ça ferait plaisir, bien sûr, de s'attabler avec les autres et d'aller de son coup de fourchette... ; mais, quand on est domestique de campagne, on ne peut pas faire des inconséquences pareilles. D'autant plus que ça peut aller « loin » avec tout ce que l'on boit après

Trois décis de temps en temps, on peut, c'est, permis mais plus, il n'y a rien à faire. Du moins pas cette fois ; pas ce soir !...

J'ai vu passer dans ses yeux, furtive et aiguë comme un regret, l'ombre d'une envie repoussée. Et puis, après s'être essuyé la moustache d'un lent mouvement du coude, il est parti. La porte a grincé longuement, et je l'ai imaginé, rallumant sa pipe et sifflotant doucement le long du chemin creux, comme font ceux dont les pensées sont restées quelque part.